

*Révolution d'Emmanuel Macron*  
*Contre-histoire du temps présent* de Gabriel Rockhill

Pierre Popovic

Numéro 263, hiver 2018

Menaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89608ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2018). Compte rendu de [*Révolution d'Emmanuel Macron / Contre-histoire du temps présent* de Gabriel Rockhill]. *Spirale*, (263), 27–30.

# ASTÉRIX EN CÉSAR, ET KARL MARX VERSION FARCE

Par Pierre Popovic

## RÉVOLUTION

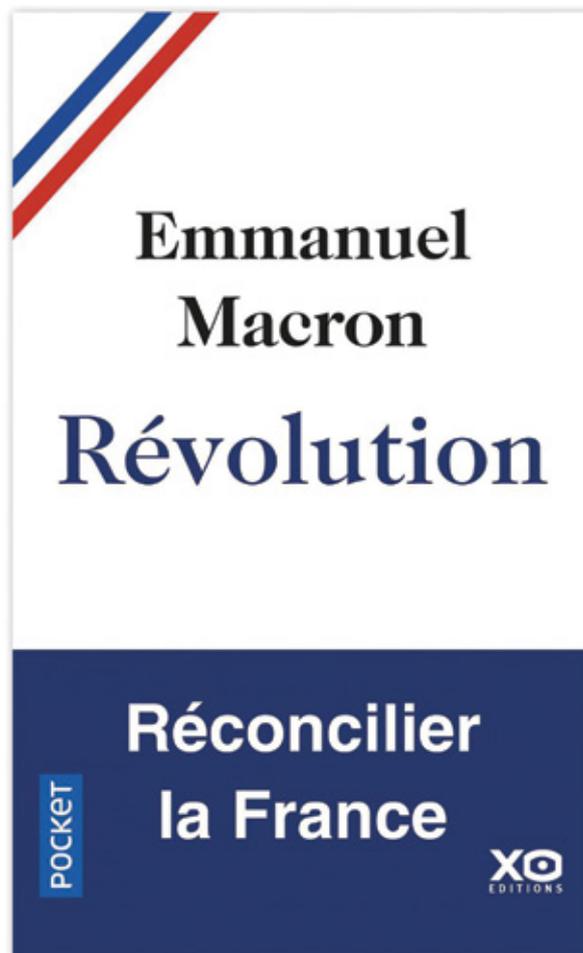
*d'Emmanuel Macron*

XO Éditions, 2016, 270 p.

## CONTRE-HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT

*de Gabriel Rockhill*

CNRS Éditions, 2017, 208 p.



Depuis les renforcements exorbitants du pouvoir présidentiel par la Constitution de la v<sup>e</sup> République (1958), accéder au sommet du pouvoir en France exige deux prouesses rhétoriques.

Premièrement, le candidat donné pour « présidentiable » doit persuader l'électorat qu'il est tout désigné pour occuper cette place convoitée « en raison de son parcours ». Il imbrique à cette fin les péripéties de sa carrière politique dans un récit de vie singulier qui a valeur de caution en cela qu'il démontrerait par son poids de « vécu » que l'homme ou la femme est à la hauteur de ses œuvres passées, présentes et futures. L'origine, l'enfance, la formation, la famille, la stature, la culture, la personnalité sont concrétisés et valorisés par des événements biographiques choisis pour venir en soutien au curriculum vitæ. Un mot résume cette façon de sceller l'individu au candidat : « destin ». De Dominique Strauss-Kahn, un François Mitterrand prophétique dit un jour qu'il était « trop jouisseur pour avoir un destin ». Emmanuel Macron pour sa part ne jouit jamais autant que lorsqu'il conclut l'une des innombrables évocations de sa personne par cette formule magique : « C'est là mon destin. » Par suite, pour la caste politique, il est clair que tout le monde n'a pas une destinée. Le commun des mortels en est dépourvu, lui qui n'a qu'une vie, parfois à peine une existence, peut-être même moins. Mais un destin, dans le discours politicien, c'est bien plus qu'une vie, c'est une vie transformée par son aventure et transcendée par l'exercice historique du pouvoir, du moins faut-il le croire. En région hexagonale, le destin, manière de vocation rétroactive, se définit par l'insertion du « destiné » dans l'Histoire de la France Éternelle. De cette Histoire, le destiné est à la fois la bouture et la racine, l'héritier impératif et le héros surprenant. Il est le phare du *laos* (sc. la lumière du peuple idéal[isé]).



Deuxièmement, le candidat doit persuader qu'il entretient un rapport osmotique, fusionnel, organique avec la Nation, c'est-à-dire à la fois avec ceux qui partagent une origine commune (*ethnos*) et avec ceux qui composent le peuple politique (*demios*), étant donné que dans l'État-Nation à la française, les deux catégories se fondent l'une dans l'autre (pour former celle de « citoyen »). À la fois charnel et spirituel, le prétendant fait corps avec la Nation-État, et non avec une population (*plethos*), où peuvent coexister toutes sortes d'êtres et où tous les membres ne participent pas du peuple politique. Une fois président, le « destiné » est ainsi le parangon de l'homogénéité citoyenne. Les citoyens lui donnent un droit de fonction dont le contre-don est la conscience sienne des exigences et des devoirs qui accompagnent cette fonction. Des Français, ressoudés par son élection après les déchirements de la campagne électorale, il est le cœur battant et l'intelligence collective, leur nature prolongée et leur légitimité essentielle.

## LE MACRONISME MARCHÉ AU CULOT. SON BUT PRAGMATIQUE PREMIER EST DE S'EMPARER DU MONOPOLE DE L'AVENIR.

Or, il faut bien dire que les derniers présidents en date n'avaient guère été capables d'accomplir ces deux prouesses. Sans remonter trop loin, disons que Mitterrand n'était pas net, Chirac pas héroïque, Sarkozy pas sortable, Hollande pas dans son assiette. En conséquence, il semblait bien que seul le grand récit épico-historique gaullien eût pu réussir à faire croire en la réalité de ce double miracle. Jusqu'au moment où Emmanuel Macron, au général étonnement, vint.

### Un populisme d'élite

L'exploit est considérable puisqu'il surgit dans une époque considérée comme réfractaire aux références organiques, aux valeurs stables, aux soumissions à l'autorité, aux adhésions idéologiques, aux croyances en l'avenir radieux. Il paraissait à ce point irréalisable que la plupart des commentaires à chaud insistèrent sur la baraka dont son auteur fut auréolé durant sa résistible

ascension. Mais la lecture de *Révolution*, opus dans lequel ont été rassemblés les principaux discours et documents de campagne de Macron, ainsi que les discours de victoire élaborés par celui-ci et son équipe de communication, atteste que la chance n'a été ni la raison principale ni le nerf de son succès.

Le macronisme marche au culot. Son but pragmatique premier est de s'emparer du monopole de l'avenir. Constituant le candidat en futur président dès ses premiers mots, les textes lui confèrent un statut d'expert dont la forte récurrence du verbe « savoir » est la trace. Il « sait » la logique qui préside aux passages de la société d'hier à la société de l'hyperconsommation, des marchés naguère circonscrits fonctionnant sur les principes classiques de l'offre et de la demande à des marchés synergiques multisectoriels fonctionnant sur la séduction et la spéculation, du capitalisme oligopolistique au capitalisme omnipolistique contemporain, etc. Sa carrière (conseiller auprès de la Banque Rothschild, ministre de l'Économie) et sa vie (formation, vie conjugale et familiale démontrant sa capacité à vaincre les obstacles) lui ont donné cette expertise qui lui permet, et à lui seulement, de prévoir les opportunités comme les dangers réels de l'avenir, étant entendu que, sans conteste, l'avenir est un et tout tracé. Super-Sujet détenteur « d'un projet, d'un récit, d'une vision », Macron incarne une nouveauté ductile à merci.

À la fois poétique et narratif, le coup de force consiste à nouer le neuf au plus ancien de manière à déchiqeter le récent. Dans les passages emportés que le tribun bien mis libère avec emphase et trémolos, le récent est désigné par « *les trente dernières années* », ce qui renvoie à peu près « à l'époque » de Mitterrand. Chez Macron comme chez Le Pen, elles sont associées au *topos* populiste de « la trahison des élites » : ces dernières ont failli, car elles n'ont pas fait ce qu'il fallait faire et ont placé la France dans la situation « précaire » où elle se trouve aujourd'hui. Si le *topos* est partagé par Macron et Le Pen, chacun ne le croit pas corrélé aux mêmes causes. Selon la championne de l'extrême-droite, les élites ont trahi les (vrais) Français en abandonnant le pays aux puissances étrangères, en « *se prosternant devant l'Europe* », en laissant entrer les (im)migrants dans le pays et en sacrifiant les valeurs identitaires françaises sur l'autel d'un multiculturalisme qui ne peut que virer au communautarisme avec « *toutes les conséquences que l'on sait* ». Dans la logique lepéniste, les élites corrompues ont été aveugles devant « *la grande transformation en cours* », laquelle est caractérisée par « *le réveil des peuples* » et l'émergence d'un populisme doué de « *raison* » qui lénifie le motif anxigène du



# LA MONDIALISATION EST UN CHAMP DE BATAILLE, LE NUMÉRIQUE UNE GALAXIE À CONQUÉRIR, LA DÉMOCRATIE EST AU BOUT DU PROFIT.

« *grand remplacement* ». Dans la logique macroniste, les élites ont trahi soit par lâcheté, soit par incompetence, et le plus souvent par l'addition de l'une à l'autre. Elles ont été incapables de prendre les décisions qui s'imposaient devant « *la grande transformation du monde* », laquelle se résume en trois mots : mondialisation, numérique, démocratie. Souvent corrompues en plus d'être inaptes, elles ont commis « *des erreurs d'analyse* », montré leurs « *incompétences techniques* », sacrifié l'intérêt collectif à « *des arrière-pensées personnelles* ». Les deux formations discursives préconisent le même remède : il faut remettre le pays ravagé par les « *trente piteuses* » sur le droit chemin balisé par les véritables valeurs de « *la France Éternelle* ». À nouveau, elles se séparent sur le mode d'application de la pommade. Au lieu de redorer les valeurs réactionnaires et les réflexes identitaires traditionnels comme le veulent les frontistes, le macronisme insuffle dans la représentation désuète de « *la France Éternelle* » une charge d'énergie. La « *révolution démocratique* » qu'il promet et, selon lui, réalise d'ores et déjà par le verbe, se soutient d'un rétablissement de la véritable Grande Histoire de la France Éternelle. Les écrivains cités au fil des discours (Gide, Cocteau) sont évoqués d'une manière qui rappelle les vieux manuels d'histoire littéraire nationale tel le Lagarde et Michard : ils sont donnés pour des compagnons de route du lecteur, inséparables pour la vie, et sont réunis autour d'un motif qui semblait définitivement enterré (du moins tout portait à le croire), celui du « *génie français* ». Eh bien, il est ressuscité d'entre les morts et, non content de reprendre du service, il donne l'alpha et l'oméga de la France Éternelle : « *Rien ne dit mieux le génie français que notre esprit de conquête.* » Il fallait y penser ! En une phrase, voici Astérix devenu César et Ribouldingue explorateur ! Au besoin, le discours fournit une liste de conquérants modèles : « *Clovis, Henri IV, Napoléon, Danton, Gambetta, de Gaulle, Jeanne d'Arc, les soldats de l'an II, les tirailleurs sénégalais, les Résistants* ». Immarcescible, impérissable,

imputrescible, génétique pour tout dire, si merveilleux et perpétuel qu'il illumine le ciel national dès toujours et pour les siècles des siècles, l'esprit de conquête est frère de « *la volonté* », âme du peuple français. Mais l'intérêt de cette scorie épique est sa reconversion. Le macronisme passe en effet sans coup férir de Bonaparte à Arcole au premier *french starter-upper* venu. La mondialisation est un champ de bataille, le numérique une galaxie à conquérir, la démocratie est au bout du profit.

En parfaite intelligence avec le scoutisme de l'expression « *En marche* », de tels mantras : « *ayez l'esprit de conquête* », « *faites preuve de volonté* », font du macronisme le « *parti du mouvement* » comme disaient jadis les publicistes sous la monarchie de Juillet. Par précaution et pour laisser le moins de prise possible, les textes assemblés dans *Révolution* développent une autre stratégie pragmatique. Ils empruntent, désactivent puis s'approprient tous les termes et toutes les expressions qui, dans l'imaginaire social, servent d'emblèmes et de signes de ralliement sur le plan sociopolitique. Un filet de pêche aux signifiants est lancé sur la toile et ramasse tout ce qui brille, recyclant une technique de marketing éprouvée. Un bref exemple suffira à indiquer comment cela fonctionne. Le mot « *licencier* » est associé au taux de chômage indécent du pays par diverses formations politiques. Compte tenu du passé de ministre de l'Économie du chef marcheur, il faut déminer la zone. Rien de plus facile, il suffit d'inverser les signes, ce à quoi s'attelle un paradoxe qui sera présenté comme le fleuron d'une « *pensée complexe* » : il faut « *licencier pour engager* ». C'est la quintessence même du syllogisme sophistique, dont Rabelais donna une version éloquente au chapitre XIII de son *Gargantua*. En mode pastiche, cela donne ceci : « *Il n'est point besoin engager sinon qu'il y ait grand profit ; or, grand profit ne peut être que si l'on a licencié ; donc, licencier doit avant que d'engager.* » Avec ce tour de passe-passe, le verbe « *licencier* » vient de devenir positif, ce qui est la trace de « *l'esprit de conquête* » (de parts de marché) précité. En d'autres lieux, M. Trump, avec ses « *You're fired* », a fait beaucoup pour cette mutation de sens. De semblables manipulations sémantiques animent une série d'évidences qui ont toutes pour effet, sous l'enseigne de « *la réforme* » ou de « *la révolution* » (l'une valant ici l'autre), de suggérer que, régénérée par le vecteur du génie national, l'histoire est proche de sa fin glorieuse. Le macronisme chantonne son refrain entre ces couplets : la Mondialisation, c'est la Liberté ; le Numérique, c'est la Démocratie ; l'Europe, c'est « *notre Protection* » (version adaptée du *care*) ; le Libre-échange, c'est le Droit ; la Langue, c'est Nous ; notre Génie, c'est Nos Conquêtes ; *ad libitum*.



### Changer de terrain

Bien que sa portée soit beaucoup plus large et fondamentale, le dernier essai – « intempêtif » – de Gabriel Rockhill a pour effet collatéral de montrer combien le macronisme est parfaitement en phase avec le sens commun. Porté par une pensée épocale (sc. qui donne le présent comme inouï tant il atteindrait l'acmé d'une évolution téléologique), un « *imaginaire politico-historique* » a imposé « *depuis une trentaine d'années* » des mots, des valeurs, une vision du monde et de l'histoire. La borne des 30 ans n'est pas ici incarnée par Mitterrand, comme chez Macron, mais bien par Thatcher et l'émergence du néolibéralisme. Cet imaginaire politico-historique cultive un double paradoxe : d'une part il remplace l'histoire par l'actualité, ne concevant le passé (s'il l'aborde) que sous la forme d'un « passé-maintenant », autrement dit d'une ancienne actualité dépassée ; d'autre part il dévitalise tout débat politique en isolant le politique du social et des circonstances spatiotemporelles, de manière à le donner pour une longue évolution toujours prévisible menant à l'avènement d'un monde globalisé idéal. Il projette donc « *une seule image hégémonique du temps sur la totalité du monde* » en lui donnant la forme d'un « *seul présent qui serait [et sera] le même partout* ». Rockhill entreprend de faire la critique de cet imaginaire en privilégiant l'analyse de trois idéologèmes (sc. signes corrélés à des maximes données pour des évidences) : la mondialisation, la technologie, la démocratie. Par suite d'une essentialisation (ou d'une naturalisation) typique, la première est donnée pour l'avenir du genre humain, la seconde pour la panacée d'un nouvel et « véritable » égalitarisme, la troisième pour le but patent et « incontournable » de toute entreprise économique-politique, s'agirait-il d'une guerre comme celle menée naguère en Irak.

La « contre-histoire » que propose l'auteur de *Logique de l'histoire* (2010) porte quelque peu mal son nom. Il ne s'agit pas, en effet, de nier l'existence de phénomènes sociaux récents ou d'être bêtement *contre* ceux-ci par principe, ignorance ou aveuglement, mais bien de changer de terrain discursif et, pour ce faire, de passer au crible de l'examen le sens qui leur est donné par un « imaginaire » qui édicte et dicte un mode d'intelligibilité du monde tel qu'il va sous peine de disqualification ou de répression (*soft* ou violente selon les cas). Changer de terrain, dans le domaine des luttes idéologiques, c'est ce qu'il y a de plus difficile à faire, Rockhill ne l'ignore pas. Après avoir noté que l'hégémonie néolibérale récupère en mode « farce » les arcanes du marxisme vulgaire (motif de la fin de l'histoire, avènement d'une société mondiale consensuelle qui n'a plus besoin de politique, exaltation de la

centralisation, diktat de l'économie), il se donne un cadre épistémologique qui donne à penser l'imaginaire politique comme une entité plurielle (polémique, selon mes termes), variable, c'est-à-dire changeante selon l'histoire, selon l'espace et selon l'univers social environnant. Les idées, les valeurs, les visions du monde escortant les trois idéologèmes précités sont ainsi systématiquement rapportées à leur histoire sur une longue durée, à l'hétéronomie des lieux où elles essaient et aux pratiques sociales concrètes des individus dans tel ou tel état de société. Dans cette logique, il n'est pas question d'être *contre* la démocratie, mais de reconstituer l'histoire tourmentée et complexe du concept de démocratie (dont Rimbaud annonçait, dans une « illumination » célèbre, qu'il serait un jour « *au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires* »), de comprendre la façon dont il varie selon les aires géographiques prises en compte, d'évaluer le décalage qui peut se produire entre les intentions proclamées et les actions engagées (faut-il par exemple rappeler qu'Adolf Hitler fut élu démocratiquement en 1933 ?). Il en va de même pour la technologie et la mondialisation. *Contre-histoire du temps présent* fait fond d'un ensemble de travaux dispersés (rédigés par des penseurs comme William Blum, Kristin Ross, Pierre Rosanvallon, Michael Parenti, Sheldon Wolin, David Graeber, Bertlinda Laniel, etc.), ainsi que des récents mouvements sociopolitiques de contestation, qu'il relie, discute et met en perspective. Il leur donne ainsi une cohérence globale et poursuit vigoureusement un but critique particulièrement nécessaire : s'opposer à l'idée qu'il existerait un sens de l'histoire qui pointerait « *vers un avenir implacable* ». À cette *pars destruens* succédera une *pars construens*, visant quant à elle la proposition positive « *d'autres sens historiques* » que ceux qui nous instillent dans la dure-mère que tout ce qui arrive maintenant est le gage heureux d'un futur inévitable. ■

1 Il y a une part de vérité dans ce jugement par les auspices. Un alignement de faits improbables – déconfiture piteuse de Hollande, Valls envoyé valser, annihilation réciproque de Sarkozy et Juppé, renvoi croquignolesque de Fillon dans ses chaumières, oxydo-réduction pathétique du parti socialiste, pulvérisation joyeuse des écologistes, incompétence généreuse de la *leader* d'extrême-droite – eut effectivement quelque allure d'épiphanie burlesque et de « retour de l'île d'Elbe ».

2 La prose dit ici que les Français ont inventé les Lumières, là qu'ils ont découvert les continents... Elle oublie en revanche quelques épisodes dérisoires : Alésia, Roncevaux, L'Écluse, Crécy, Aboukir, Azincourt, Trafalgar, Waterloo, Diên Biên Phu, pour ne citer que les plus connus.

3 Ce concept n'est pas sans dette (avouée) à l'égard des travaux de Cornelius Castoriadis sur « l'imaginaire social ». Rockhill réduit cependant l'extensibilité de ce dernier concept et utilise indifféremment les expressions « imaginaire historique », « imaginaire politique » ou « imaginaire historico-politique ».

